

Comment la mèche a pris الشارة

Je commence la journée au Café Les Frères, avec ce café brûlé au lait entier qu'on sert dans un verre. Je me sens chez moi, en Espagne, chez les Autres, les Marocains en Belgique. Ou à Tanger, au Café Colon en bas de la Medina, ou au Grand Café de Paris face au consulat. Depuis que je viens, je n'ai pas vu d'autre client blanc. Je ne sais que dire deux mots, en arrivant et en partant : Salaam alaikum et Shukraan. Le café arrive sans demander, le serveur m'appelle « mon ami ». Qu'est-ce que tu cherches ici, me demande M. Dans mon village, perdu dans la campagne française, quand on ne m'appelait pas le boche ou Hitler c'était le chleuh. Ce sont des soldats français qui étaient au Maroc en 14-18 qui se sont approprié le nom de ce peuple berbère, d'abord pour désigner de façon péjorative les frontaliers en France, puis l'ennemi allemand en 39-45. Ça ne suffit pas pour faire de moi un frère, mais sûrement un autre Autre. Un client dit : Ça fait longtemps qu'il y a le feu, mais l'État a essayé de mettre des couvertures dessus. Le serveur répond : Les émeutes ont commencé pour les mêmes raisons qu'en 97, en 20 ans ici rien n'a changé.

À l'angle du café, une phrase écrite à la hâte au marqueur bleu dit : RIF NO ARAB.

Dans la queue de la boulangerie Adel, un homme s'exclame : ce qu'il nous faut c'est une révolution ! En 68 nos parents se sont battus pour leurs droits, mais aujourd'hui on a peur. Avec cette histoire de masque on nous tient en muselière.

Dans la Rue Raphaël, une porte de garage crie : DÉTRUISONS LES CAMÉRAS. Au loin, la Tour du Midi surplombe le quartier. Elle a été construite par des immigrés au moment où les accords d'échange de main-d'œuvre avec le Maroc étaient signés. Mais déjà depuis 1912, on envoyait dans les mines françaises et belges ceux qu'on appelait les « travailleurs coloniaux ». Au même moment les nations d'Europe se partageaient l'exploitation des minerais du Rif.

Je remonte vers le Square Albert. M. m'attend devant la galerie. Avec lui je croise la Médi-

terranée. Trois fois. Trois générations. Le grand-père, le plus jeune de la famille rifaine, avec les troupes de Franco, dans une guerre qui n'était pas la sienne. Puis son père, qui est venu travailler ici, dans l'industrie. L'immigration que la Belgique a voulue, mais qu'elle a ensuite mise à l'écart. Puis lui, qui retourne au pays et qui pense sur le bateau à ces hommes avant lui, à qui on avait fait miroiter des vies meilleures. Il me dit qu'il est entré en politique pour passer des portes qui ne lui étaient pas ouvertes, pour côtoyer cet Autre qui s'est toujours maintenu à distance d'« eux », pour travailler contre cette discrimination qui poursuit ses enfants. L'enjeu, c'est pas l'intégration mais la cohabitation. Il y a une erreur dans les termes. Même les projets dits de « diversité » continuent à désigner, démarquer, séparer.

Je m'assoie à la fenêtre pour fumer une cigarette. M. s'approche avec un livre. Tiens, lis le chapitre sur Abdelkrim el-Khattabi, celui qui a osé se soulever contre les Espagnols. Durant cinq ans, sa république a bravé les puissances coloniales. Ses techniques de guérilla ont ensuite inspiré d'autres révolutions. Mais son affront a été écrasé sous les bombes, avec l'aide de l'armée française et d'armes chimiques allemandes. Encore aujourd'hui les corps des rifains et des rifaines portent les séquelles des bombardements. Il n'y a jamais eu de dédommagements. Durant le protectorat, la France envoie en priorité les hommes du Rif pour travailler en Europe. Dans les mots de l'occupant, « c'est une bouche à nourrir et un fusil en moins ». Après l'indépendance du pays, le soulèvement du Rif de 58-59 et l'accord belgo-marocain, la couronne maintiendra cette politique : occuper les mains rebelles. Puis ce sont les terres volées, les liens coupés, les descendants qui ne savent plus où leurs grand-parents cultivaient.

Derrière l'immeuble, ça passe et repasse avec des arrosoirs. Je retrouve S. au jardin. Il ajoute une couche de grillage pour protéger les légumes de ceux qui viennent les saccager la nuit. Je m'agenouille sous les haricots avec

son couteau. Sers-toi, prends en pour tout le monde, il y en a trop pour moi. On parle en espagnol, une langue qu'on a fait notre, un espace en commun. Il me parle du Printemps arabe, des jeunes démocraties renversées par les militaires, de la complicité des dirigeants européens, des intérêts au Maroc. L'histoire se répète, et on regarde, impuissants.

On rejoint M. et A. assis sous l'olivier, avec un autre café, cette fois sucré. On sort de Tanger avec le taxi de S., en direction du village de M., où avait lieu durant des années le plus grand marché de bétail de la région. Puis on remonte vers la côte, où S. aime aller pêcher. C'est pas comme dans les rivières ici, c'est un autre rapport à l'eau, aux poissons. Cet élément, ses mouvements, je les comprends, je les ressens (main sur le ventre). Ici je n'y arrive pas, j'ai laissé tomber, mais j'ai trouvé cette tranquillité au milieu du potager. On longe la côte à travers les montagnes jusqu'à arriver au petit terrain de A. en contrebas. Il essaye depuis des années d'y construire une baraque en bois. Mais chaque été, quand il revient, il la trouve dévastée par les vagues de la Méditerranée. Ils me décrivent le Rif, la partie où je ne suis pas encore allé. La région peine à se développer, le régime lui tourne le dos depuis des décennies. Ils nous veulent plus bas que terre, soumis. Avant c'était les mines, aujourd'hui la prison pour ceux qui se révoltent. Comme ici, on demande que le minimum, des infrastructures, de l'éducation de qualité, des hôpitaux. Quand M. en a marre de tout ça, il passe la journée dans l'enclave espagnole de Melilla, en « Europe ».

Je m'arrête aux bancs de pique-nique pour boire une cannette avec S., S., S., H., et O. Elles me racontent qu'un jeune d'Anderlecht a été tabassé par la police la veille. Roué de coup dans une camionnette puis abandonné inconscient sur le parking d'un centre commercial. Y'avait sûrement des caméras, mais si tu demandes à voir les images on te dira qu'elles marchaient pas. Par contre quand c'est pour nous surveiller... Ici on sait à combien de pas elles calculent. 200 pas.

Je longe les immeubles du square par derrière et passe devant une des caméras. Haut perchée sur un poteau d'acier couvert de

dents et de cinq grandes lames aiguisées. Une arme de dissuasion. À mon approche, j'entends le grand oeil tourner. Je continue vers le terrain de foot, avec un poids dans le dos.

Je retrouve W. derrière l'athénée. Il fait des tractions sur les cages de foot. Ici c'est le coin de la mort ou la prison. Il pointe du doigt le mur bleu, brûlé. Le noir a recouvert en partie le graffiti blanc JUSTICE ADIL. À côté, la date de sa mort et ON T'OUBLIERA JAMAIS. Il me montre des photos de lui. W. s'était fait la malle de l'IPPJ la nuit et l'avait retrouvé, quelques jours avant l'accident.

La veille, ils étaient venus à trois à la galerie. On avait tiré les rideaux pour être tranquilles, pour échapper aux regards. De Nour, la lumière en arabe, à l'opacité. Ce qu'ils allaient me raconter resterait anonyme. Ils m'ont expliqué comment la mèche a pris. Ce qu'ils ont ressenti. Colère, tristesse, haine, paranoïa. Ils n'ont pas dormi de la nuit. Le matin, la visite aux parents qui ne voulaient pas que ça dégénère, la prière et direction Clemenceau. Puis l'émeute, les coups de matraques, un petit tabassé par trois flics, le flingue volé. Un d'eux n'a pas pu y aller, on l'avait éloigné du quartier. Pendant deux jours, je pouvais plus rien faire, j'étais bloqué, je mangeais plus, j'avais un poids, là (mains sur le torse). Y'a des jours où ça remonte. Colère, tristesse, haine, paranoïa. Ils m'ont dit que cette année elle est maudite. Qu'ils ne savent pas ou ce monde va. Que ce quartier avant ils l'aimaient, mais plus depuis ce qui est arrivé. Qu'ils ont des rêves. Pas des grands rêves, des rêves basiques. Que le RIF ils l'ont là (poing sur le cœur), même s'ils ne savent pas grand-chose de son histoire. Mais qu'ils savent qu'il y a eu une république, des révoltes, que la région est abandonnée. Puis un d'eux m'a demandé si j'avais une voix, si je pouvais faire changer quelque chose.

Je quitte W. et retourne vers le square en longeant le mémorial juif. Sur le mur du parking, des affiches déchirées peinent à délivrer leur message : SE PROTÉGER DE LA POLICE. JE N'AI RIEN À DÉCLARER.

À l'angle du bloc, sous l'autre caméra, je croise M. et M. Ils me demandent : Quelles sont tes

intentions ? Qu'est-ce que tu veux faire avec tout ça ? Tu poses des questions qui mettent mal à l'aise. C'est de la politique, les gens voudront pas parler. Ils veulent pas avoir de problèmes en rentrant au Maroc. Là-bas tu dois dire que tu aimes ton pays, baisser la tête devant la police. Si tu es un fou ou un inculte et tu dis quelque chose sur le régime ça a pas d'importance, par contre si tu as un auditoire, de l'influence, on te fait disparaître. Mon grand-père disait : Si tu mets ton doigt au-dessus du feu tu te brûles, si tu vas au milieu de la mer tu te noies, si tu touches à l'état... Mon cousin, on l'a pas revu pendant 30 ans. Le Rif, c'est un volcan éteint qui a laissé des étincelles. Mais moi je veux rien savoir, j'ouvre pas ma bouche (main sur la bouche). Pendant qu'on discute, la BAC fouille un groupe assis sur le banc.

Je traverse l'avenue. Dans la Rue du Collecteur, je prends en photo une grande bâche tendue sur les briques d'un bâtiment muré. Une modélisation 3D de nouveaux appartements occupe toute la surface. Au rez-de-chaussée, une boulangerie bobo. « Ici bientôt, opportunité d'investissement ». Un homme aux mains tâchées de peinture blanche me demande si je travaille pour cette entreprise immobilière. Je lui réponds que non, tout en me demandant si ce n'est pas le cas dans le fond. Artistes et gentrification, ça fait trop longtemps que je remets la question à demain. Il me demande : Y'a de l'espoir pour ce quartier ? Je viens d'y aménager. Sur la bâche, en rouge, on peut lire : 40% vendus.

À l'angle de la Rue du Constructeur, je prends en photo un t-shirt JUSTICE POUR ADIL accroché au rebord d'une fenêtre. Une femme ouvre la porte et me demande ce que je veux. Elle est méfiante. La police a intimidé des gens pour des affiches accrochées aux balcons. Elle parle peu le français. On complète les mots par des gestes. Elle répète plusieurs fois « beaucoup pleurer » en couvrant son visage avec ses mains. À côté, le portail d'un parking scande un mantra : ADIL ADIL ADIL ADIL.

Je remonte le long des quais. Je passe devant les marques de bombe blanche qui indiquent la position de la voiture de police

qui l'a percuté. De l'autre côté du canal, sous une immense publicité BMW, des lettres noirs crient CRÈVE LA TAULE ! Les policiers impliqués continuent à contrôler dans le quartier. W. m'avait prévenu, ça va repartir en émeutes s'ils sont pas condamnés.

Je retrouve A. au Métro Delacroix. On s'assoit sur les marches. On s'entoure de fumée. Chacun fume ce qu'il fume. On regarde au loin, au-dessus des voies, vers les tours du square. Le coucher de soleil les embrase. Je pense à la beauté des flammes. Je me demande ce que Delacroix fait ici. Je pense à son voyage, sa fascination pour la lumière de ce qu'on appelait l'Orient. Il avait accompagné un diplomate au Maroc qui devait convaincre le sultan de ne pas s'opposer à la colonisation de l'Algérie. Trois mois de voyage qui donneront lieu à quatre vingt tableaux, qui alimenteront à leur tour les fantasmes et désirs d'expansion de l'Europe. La France ne tarda pas à entrer au Maroc. Je me demande ce que je fais ici. Comme le peintre orientaliste, j'ai le privilège d'aller et de venir, de retourner d'où je viens. En France, en Espagne, en Allemagne. Tous coupables ou complices. A. me dit qu'il a terminé le morceau. Je lui avais proposé quelques jours avant d'écrire un texte à partir de nos échanges. Il met une instru sur son téléphone et rap :

On est des débrouillards pas des bandits
Mais c'est dans le brouillard qu'on a grandis
Le quartier nous unis
La police nous donne la haine
C'est pas un quartier riche
Avec nous y'a pas de peine !
Avec nous y'a pas de triche
C'est la justice ou la peine
Je veux pas finir riche
Et perdre des frères comme à l'ancienne
Surveillés par l'état
À chaque coin de rue
Pas d'intervention sans dégâts
Mais notre frère on l'a perdu
On veut des preuves du constat
Mais comme par hasard, la camera marche plus

Il dit au bout du fil
On l'a percuté
Justice pour Adil

Ici on est jnounés
Ils marchent calibrés
Ils se prennent pour des cow-boys
Grandi dans le quartier
Grandi comme un top-boy
Enfant d'immigré
Plein de regrets
On marche dans la rue
On se sent pas sécurisés
Ils ouvrent leurs gueules
Tu finis en garde à vue
Et tape sur google
Pour voir toutes leurs bavures !
La patience on l'a perdu
Faut se venger
Pas finir au parlu
C'est les codes de la rue
Il nous faut à manger
Pas de travail
Pas de liberté
Pas d'aides sociales
Pour les jeunes du quartier

Il nous faut un anti-virus
Avant qu'ils jouent a la roulette russe
Bac, virtus meurtrier de l'état
Pour cause de non-respect du corona
La haine dans le cœur, envie de faire un attentat
Adil Mehdi Akram Mawda
Justice pour tous ceux-là qu'on oubliera
jamais
Accumulation de faits, aucun regret!
Depuis petits on craint pas les filets
Meurtriers jamais condamnés

Vos papiers, contrôle d'identité
Formule classique à laquelle on s'est habitué
Seulement dans les quartiers
Les condés ont trop abusé
Et sachez que l'air est chargé
Alors pas de respect, pas de pitié escomptée
Vous aurez des regrets car
Jamais par la répression vous n'obtiendrez la paix
La paix de l'âme, le respect de l'homme
Mais cette notion n'existe plus quand ils passent l'uniforme
Préférant au fond la forme, peur du hors normes
Et encore pire si ta couleur est pas conforme
Véritable gang organisé, hiérarchisé
Protégé sous la tutelle des hautes autorités

Port d'arme autorisé, malgré les bavures énoncées
Comment peut-on prétendre défendre l'état
Quand on est soi-même en état d'ébriété avancée ?
Souvent mentalement retardé
Le portrait type, le prototype, du pauvre type
Voilà pourquoi dans l'excès de zèle ils excellent

La fumée s'est dissipée. Il fait nuit. Derrière nous, en lettres rouges, le mur crie :
LE SILENCE N'ÉTEINT RIEN. On retourne vers le Square Albert en faisant un détour par Clémenceau. Sur la Chaussée de Mons, le graffiti « no arab » a été recouvert. Il ne reste que l'inscription « RIF ».

Je fume une dernière cigarette sur le rebord de la fenêtre. A. s'approche et me demande du feu. On parle à nouveau du Maroc et du quartier. Il me dit : tu sais, on est tous apatrides, d'où on vient ça a pas d'importance. Ce qui compte c'est la rencontre, ce qu'on peut partager. Tu as quelque chose à m'apprendre que je ne sais pas, et vice versa. Il retrousse sa manche et me dit : regardes, ça me donne la chair de poule.

Adrian Schindler
1er août 2020, Cureghem

Première étape de recherche du projet « Occupez ces mains rebelles ! » en résidence à Château Nour. Sur une invitation de Clovis XV, avec le soutien du Goethe Institut Brussels (programme Perruche).

Mes remerciements à toutes les personnes qui ont partagé leurs histoires et points de vue avec moi durant ces quatre semaines et qui m'ont fait une place au Square Albert et à "Un jeune du quartier" pour son texte "La vie du square".